

de sonnette, de va-et-vient, de portes ouvertes et fermées qui tourmenterait M. le chevalier.

Ce disant, Bourguignon saisit à poigne-mains ses cheveux blancs et continua d'une voix désespérée :

— Ah ! je ne sais ce que je deviendrais si j'avais la honte de me dire que M. de Saint-Dutasse est parti dans l'autre monde avec la pensée que je n'ai pas bien fait mon service jusqu'au bout !

A la vue de deux grosses larmes qui coulaient sur les jours du bonhomme, Paul Avril se sentit touché par ce fanatisme de domesticité.

— Ah ça Bourguignon, vous aimez donc bien réellement votre maître ! s'écria-t-il tout étonné de se trouver en présence d'un pareil phénomène.

— Si vous saviez comme il est bon... et original... et malin, balbutia le serviteur dévoué. Et puis, voyez vous, voilà cinquante ans que je vis avec lui ; j'ai eu le temps de l'apprécier.

— Quel âge avez-vous donc ?

— Soixante-cinq ans. Je suis entré tout gamin à son service.

— Et le chevalier ?

— Soixante-quinze ans.

Et, du ton le plus lamentable, le vieillard ajouta :

— Que vais-je devenir quand je n'aurai plus mon maître à servir !

— Vous servirez ses enfants.

— Il meurt célibataire.

— A défaut d'enfants, vous vous dévouerez à un de ses parents.

— Je n'ai jamais vu ni connu un seul parent à M. de Saint-Dutasse.

— Ah ! bah ! pensa Paul, le chevalier m'a tout l'air d'avoir une famille aussi incomplète que la mienne.

Nous avons oublié de dire que cette conversation s'était passée sans que le jeune homme, débarrassé de sa corde, fût descendu de la chaise sur laquelle Bourguignon l'avait surpris monté.

Le valet de chambre revint à ses moutons en reprenant d'une voix humble :

— Est-ce que monsieur consent enfin à m'accorder ce que j'ai eu l'honneur de lui demander ?

— Quoi donc ?

— De ne se pendre que demain soir ?

— Parbleu ! c'est vrai. Je n'y pensais plus, s'écria naïvement Avril, auquel l'excentrique dévouement de ce domestique avait fait oublier le point de départ de l'entretien.

— En remettant votre pendaison à demain, mon maître aura pu trépasser tranquillement, et alors peu m'importera, quand je l'aurai couché dans sa bière, tout le vacarme que viendront faire ici le portier, les commères et les voisins, et surtout le commissaire avec son enquête,

— Mon brave Bourguignon, vous avez raison sur tous les points... sauf sur un seul, dit Paul en descendant de sa chaise, au grand contentement du vieillard qui poussa un soupir de satisfaction.

— Et quel est ce seul point sur lequel j'ai tort ? demanda le valet de chambre.

— Sur celui de l'enquête du commissaire qui est inutile grâce à cet écrit, que vous voyez posé sur la table, dans lequel j'ai consigné tout au long mes motifs et mon intention de suicide. Lisez cela.

Et le jeune homme, après lui avoir tendu le papier, se mit en devoir de moucher le lumignon de la chandelle afin de faciliter cette lecture.

En regardant l'écrit les yeux de Bourguignon se portèrent instinctivement sur la signature qui s'étalait au bas de la page.

— Tione, qu'avez-vous donc ? s'écria Paul qui, après sa chandelle mouchée, en relevant la tête, vit le bonhomme tromblant, pâle et attachant sur lui un regard effaré.

— Ah ! dame ! fit Bourguignon en cherchant à retrouver son calme, on ne peut pas lire froidement une pareille déclaration. Ce n'est pas trop gai ce que vous avez tracé là, monsieur Paul Avril... car c'est bien votre nom que vous avez signé, n'est-ce pas ?

— Oui, en toutes lettres. C'est la misère qui me tue. Depuis deux mois, j'ai inutilement cherché un travail quelconque... j'étais résolu à tout faire...

Sans plus écouter, le vieillard s'était dirigé vers la porte de la mansarde. Arrivé sur le seuil, il se retourna vers le jeune homme :

— Monsieur Avril, attendez moi dix minutes, dit-il d'une voix grave.

— Est-ce qu'il va me chercher une place de domestique ? se demanda le dépendu en l'écoutant s'éloigner.

Les dix minutes n'étaient pas écoulées que Bourguignon reparaisait.

— Monsieur le chevalier de Saint-Dutasse vous prie de vouloir bien lui faire l'honneur de venir lui parler, dit-il en s'inclinant.

En homme qui disait avoir déjà tenté de tout pour conjurer sa déveine, Paul ne pouvait refuser cette chance inattendue que lui offrait le sort. Il répondit donc aussitôt sans hésiter :

— Montrez-moi le chemin.

Et il suivit le valet qui, après avoir descendu un étage, ouvrit une porte dont la serrure et les gonds, soigneusement huilés, jouèrent sans bruit.

Prenant une lumière qu'il avait déposée dans l'anti-chambre pour s'en éclairer au retour, le domestique guida le jeune homme à travers deux pièces que celui-ci n'eut pas le temps d'examiner, puis, soulevant une portière et s'effaçant pour laisser passer le visiteur, il annonça respectueusement :

— Monsieur Paul Avril.

Autant que le lui permit l'indécise lueur d'une lampe dont l'abat-jour ne laissait arriver qu'une douce lumière aux yeux affaiblis du malade, Paul se vit dans une vaste chambre splendidement meublée. Épais tapis, lourdes tentures, moelleux sièges, en un mot, tout ce que comporte le plus sérieux confortable se trouvait réuni dans cette pièce. Rien n'avait été accordé au clinquant et au faux luxe dans cet ameublement dont tous les accessoires révélaient chez le maître, outre le goût du beau, cette science du bien-être que dicte l'égoïsme et que perfectionnent les années vécues.

Dans un angle se dressait un vaste lit, à demi fermé par des rideaux, d'où se fit entendre, à l'entrée d'Avril, une petite voix sèche qui disait :

— Soyez le bienvenu, mon cher voisin.

Et elle ajouta aussitôt :

— Bourguignon, relève ces rideaux pour que nous puissions nous voir.

Après s'être empressé d'obéir, le serviteur fit signe au jeune homme de s'approcher du lit du moribond.